

INCULTE



**LA CHANTEUSE
AUX TROIS MARIIS**
NICOLAS RICHARD

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

LES CAILLOUX SACRÉS, Flammarion, 2002.

WEEK-END EN COUPLE AVEC HANDICAP, Les Petits Matins, 2005.

LES SONIQUES (avec Caius Locus), Inculte, 2009.

LA DISSIPATION, Inculte, 2018.

PAR INSTANTS, LE SOL PENCHE BIZARREMENT, Robert Laffont, 2021.

Illustration de couverture : © Jared Joslin

© inculte, 2024

ISBN 978-2-36084-215-5

NICOLAS RICHARD

LA CHANTEUSE AUX TROIS MARIS

roman

éditions inculte

*La soif d'atteindre les vraies joies et même
les douleurs sincères pousse ces anormaux
dans les complications les plus étranges.*

DR JEAN LACROIX
(in *Morphinomanie et démorphinisation*)

I
EMMA

Au printemps 1914, dans la petite boutique où tu es employée, Marcel te dit que tu es belle. Je t'imagine comme une poupée au milieu des dentelles, des galons, des rubans et des soies. Tu as l'habitude des flatteries et réponds de bon cœur à ses questions : ton père est plafonneur, ta mère s'occupe de tes frères et sœurs, tu aimes les chevaux, tu as toujours vécu ici.

Le surlendemain, tu es en train de ranger les éventails et les parapluies, et en entrant il te surprend en train d'entonner un petit air à la mode. Il te complimente sur ta voix. Tu voudrais un jour monter à la capitale. Tu aimerais chanter pour les gens, lui dis-tu. Un éclat passe dans ses yeux. Marcel est bel homme, sûr de lui.

Quand, trois semaines plus tard, il revient dans ta petite ville du Nord, tu acceptes d'aller faire un *brin de promenade*. Vous marchez jusqu'à un pré où patiente un cheval que ton père t'aurait acheté s'il avait eu l'argent. D'ici peu, l'Ardennais sera réquisitionné par les remontes comme cheval d'artillerie. Marcel est amoureux de toi, Emma, et il ne s'en cache pas. Il parle franc, te raconte l'immobilier, les affaires, le Dancing de Ménil, ce petit cabaret qui lui appartient, où se produisent des

danseuses, des contorsionnistes, des amuseurs. Il a mille anecdotes.

L'autre soir, par exemple, une spectatrice a crié *Remboursez ! Remboursez !* parce qu'elle a bien vu que le magicien italien n'était pas vraiment mort, que son assistante ne lui avait pas vraiment tiré dessus, que la balle ne lui avait pas vraiment traversé le corps.

Marcel te propulse dans le monde du cabaret. Il te parle de l'assistante, justement. Un mystère, cette femme. Selon l'éclairage, elle change de physionomie. Quand elle est sur l'estrade, on jurerait qu'elle est asiatique. Coréenne, siamoise, indochinoise. Dès qu'elle sort de scène, on se rend compte que c'était l'effet du maquillage. Certains soirs, on dirait une jeune femme d'Orient qui s'est maquillée de manière à dissimuler ses traits orientaux, d'autres soirs, elle est indiscutablement mandchoue. Le tour est stupéfiant pour les spectateurs : il y a une forte détonation, on voit la balle partir, on entend le fracas de l'assiette brisée derrière l'illusionniste. À chaque coup, le public adore. Mais cette fois-ci, une spectatrice a fait remarquer que Moon Sunn (l'assistante) souriait alors que Beneditto (le magicien) avait théoriquement reçu en pleine poitrine la balle mystérieuse. *Chiqué ! Chiqué !* s'écriait la spectatrice.

Tu imagines la scène comme si tu y étais. Ce monde du spectacle, tu décides qu'il sera bientôt le tien, Emma.

Les hommes, pour te séduire, ne peuvent s'empêcher de te raconter des histoires dans lesquelles ils ont le beau rôle, et Marcel ne fait pas exception. Il t'explique qu'il a dû intervenir, qu'il est monté sur le praticable

et s'est adressé à la perturbatrice, la félicitant pour ses dons d'observatrice, mais lui rappelant que, le prix des places étant modique, s'il fallait tuer chaque soir un magicien pour que le tour soit plus crédible, la maison ne rentrerait pas dans ses frais. Marcel est content de son petit effet. Toi, tu es déjà amoureuse de lui.

Ce qu'il se garde bien de te dire ce jour-là c'est que le Dancing de Ménil est aussi l'endroit où se produit sa maîtresse, Mona Gambett', *ensorceleuse, guincheuse, hypnotiseuse*, peut-on lire sur les affiches.

Si tu avais su cela avant, Emma, aurais-tu refusé de *monter à Paris*? Je ne pense pas. Je crois que tu as aimé presque instantanément Marcel. Je crois aussi que Mona Gambett' a joué un rôle décisif dans cette aventure.

Tu épouses Marcel en septembre 1914, au tout début de la guerre, à la mairie du 10^e arrondissement de Paris, 72, rue du Faubourg-Saint-Martin. Tu prends des cours de chant. Tu rencontres du beau monde. Tes habits chics mettent en valeur ta beauté. Grâce à Marcel, tu commences à chanter sur une scène, devant un public.

On t'appelle bientôt *l'exquise divette des casinos et la fantaisiste étoile du Dancing de Ménil*. Très vite, tu seras pour les journalistes *l'exquise blonde gainée de noir et la fantaisiste sculpture grecque chantant*. *Fantaisiste et exquise* sont des adjectifs qui reviennent souvent dans la presse pour te présenter. Tu apprends à apprécier Philippe, le frère de Marcel, qui est, à bien des égards, son contraire. Poète drogué et baroudeur sans le sou,

il vous rejoint volontiers, le soir, pour boire un verre et emprunter un billet.

Marcel et toi habitez non loin de la place de la Chapelle, à proximité des cabarets, au 24, rue Philippe-de-Girard. Tu as pris le nom de famille de ton mari, mais le patronyme que l'histoire retiendra, c'est ton nom d'artiste, Lucie de Maille. Tu fais tes premières apparitions sur les programmes de divertissement, parmi les prestidigitateurs, les acrobates, les conteurs de genre et les gommeuses.

Le pont La Fayette, à hauteur de la gare de l'Est, mesure soixante-dix-neuf mètres de long. Le corps fait une chute de dix mètres et s'écrase sur les rails quelques instants avant le passage d'un train de marchandises. Marcel meurt en décembre 1914, quatre mois après votre mariage.

Aux funérailles, son frère, Philippe te confie :

— Le plus sympa des salopards vient de calancher.

Ton regard reste rivé au sol. Philippe ajoute :

— Mon frangin possédait une sorte de génie, mais il avait une case en moins. Il va me manquer, le saligaud. Le mec que je préférais au monde. Maintenant qu'il est plus là, ça va être dur.

Après un silence, il précise :

— Financièrement, surtout.

Des dizaines d'artistes et clients du Dancing de Ménil assistent à la cérémonie d'adieu. Philippe, paupières lourdes (autant sous l'effet du chagrin que de la morphine), lit un poème de sa composition :

T'as levé l'ancre, mon sagouin / le ciel des puces de Saint-Ouen / pleure ce soir / noir / comme l'encre / T'étais un con / Marcel / mais t'étais mon frère / et maintenant avec celle / qui t'aimait / il faut qu'on continue sur cette terre

On se reconforte en se disant que là-haut / tu fais déjà du business / pendant que moi, c'est pas nouveau, je me verse / du poison dans le cerveau / Marcel t'étais le meilleur, / on va devenir quoi sans toi d'ailleurs ?

Tu hérites de la fortune de ton mari, Emma. En signe de deuil, tu restes à l'écart de la scène pendant douze mois. Un an après le décès de Marcel, tu te produis à Alger, au Foyer du soldat et du marin. L'affiche annonce :

SOIRÉE UNIQUE

Lucie de Maille

Diseuse extraordinaire

Jean Lacroix entre à la faculté de médecine de Toulouse à dix-sept ans. Il va bientôt devenir mon père. Dès sa deuxième année, il se découvre une passion pour l'anatomie, la féminine surtout, surtout celle de plusieurs de ses camarades d'amphi. Dans sa chambrette, au dernier étage du 8, rue Porte-Sardane, il complète les cours magistraux par ce qu'il nomme, avec l'ironie arrogante des futurs médecins du monde entier, ses *travaux pratiques*.

Le cabaret Les Noctambules se trouve au sous-sol de la même adresse. Jean y découvre une autre vie : les amusements, l'alcool, la musique. Il constate aussi les ravages de la morphine sur une partie de la clientèle. Certains habitués s'y adonnent avec régularité, dont son copain Émile.

— Non mais tu as vu tes pupilles ?

— Je vais mieux, dit Émile.

— Arrête, lui répond Jean. Tu viens d'aller vomir aux chiottes.

Émile proteste : sa manie ne cause de tort à personne, il va bien, là. Ça va, quoi.

Madeleine, la serveuse, pose la main sur l'épaule d'Émile, et demande à Jean si elle lui ressert quelque chose. Elle est généreuse avec l'étudiant. Jean a essayé de lui faire du plat, mais c'est pour Émile qu'elle en pince.

Mon futur père se lance dans une de ses tirades mi-érudites, mi-ridicules avec lesquelles il a toujours, paraît-il, bassiné ses contemporains :

— L'arbre du mal pousse chaque jour de nouvelles racines.

— Tu veux encore boire ou pas ? redemande Madeleine.

Jean poursuit son monologue, il déplore qu'on ne se méfie pas assez du *péril toxique* qui s'étend à toutes les classes de la société. La formule qu'il vient d'asséner (*l'arbre du mal...*) figure dans le classeur où il consigne ses observations de jeune étudiant ambitieux. Je l'ai retrouvée dans *Morphinomanie et démorphinisation*, une plaquette publiée par l'Imprimerie Saint-Michel, rue Mespoul, Toulouse, au milieu des papiers en tous genres entassés dans la valise bleue qui me sert d'archives. À dix-neuf ans, Jean devance l'appel et s'engage comme volontaire dans la section des infirmiers militaires.

En 1914, Marie est en cinquième année, elle se destine à la cardiologie. Elle a des cheveux auburn mi longs et l'assurance dont elle fait preuve est dénuée de toute trace d'arrogance. Elle a été, dit-on, la maîtresse du prof d'hématologie.

Pendant des mois, elle ignore ostensiblement mon futur père. Lui est de plus en plus obsédé par l'étudiante

plus âgée que lui. Un soir, tout de même, enfin, elle vient boire un verre aux Noctambules. Puis elle y retourne.

Les trois semaines qui précèdent le départ de Jean à la guerre, Marie s'installe chez lui, dans son perchoir *cosy* de la rue Porte-Sardane. Elle a commencé son internat. Ils font l'amour le matin avant d'aller aux cours ou à l'hôpital ; le soir, avant ou après les Noctambules ; et parfois l'après-midi, quand Marie arrive à se libérer.

Les tout derniers jours, Jean est subjugué par la beauté changeante de la jeune femme. Il admire les reflets sur son visage. On dirait qu'elle est sujette à des variations de densité. Ils n'ont pas *pris toutes leurs précautions* (comme dira Mamie par la suite).

La poste est lente et Jean au front. Il doit attendre un trimestre avant d'apprendre que Marie est enceinte. La petite Jeanne (oui, moi) naît huit mois après l'arrivée de Jean au front.

Mon siècle est le xx^e, pas le xxi^e. Je suis une vieille dame à qui personne ne rend jamais visite. Heureusement qu'il y a la télé, les feuilletons policiers surtout. Quand j'en ai marre de regarder la télé, j'ouvre ce carnet.

Je ne vais pas m'étendre sur ma santé, mon absence de perspective, le sentiment de vide. Si j'ai réussi jadis à éviter les études de médecine, comme mon père, malgré la pression de mes grands-parents, ce n'est pas pour me mettre aujourd'hui à rédiger au quotidien mon bulletin de santé. Disons que je ne vais pas trop mal pour mon âge. De toute façon, j'ai fait mon temps. Nous sommes en l'an 2000, je suis née en 1916 et j'ai encore *toute ma tête*, comme disent gentiment les infirmières et le personnel de service.

Ma sœur déménage, elle s'installe sur un autre continent. Le grand carnet à couverture verte et la valise bleu électrique remplie de paperasse, c'est son idée. Elle ne m'a pas dit : Si tu ne veux pas de cette valise, je la jette. Elle ne m'a pas demandé l'autorisation de l'entreposer dans ma petite chambre. Non, Adjì a décrété : *Tu prends la valise et je t'offre ce carnet grand format, j'ai une mission à te confier*. Je comprends bien son raisonnement,

et surtout la part de culpabilité qui justifie ces deux cadeaux empoisonnés. Elle ne viendra plus me rendre visite, elle s'installe pour de bon en Afrique et nous ne nous reverrons sans doute plus. Elle aussi m'abandonne.

En décembre 1915, au Foyer du soldat et du marin d'Alger, la troupe ne se mélange pas aux gradés, qui rivalisent de flagorneries pour s'attirer les bonnes grâces d'un certain Le Calvar, un homme puissant. Après le concert, Emma, tu t'approches, un cocktail dans chaque main, un pour toi, un pour lui. L'industriel te salue respectueusement. Le lieutenant-colonel et le capitaine te félicitent, fiers de t'avoir à leur table.

— Me ferez-vous l'honneur d'accepter une autre boisson ? te demande Le Calvar, une fois que les militaires ont pris congé.

Tu lui fais cet honneur.

Le Calvar commande deux autres *drinks*, un pour lui, un pour toi.

— Me ferez-vous l'honneur de me raccompagner jusqu'à ma chambre ? lui demandes-tu sans détour, plus tard dans la soirée.

Vous marchez dans la nuit en titubant. La chambre aménagée pour accueillir *la sublime Lucie de Maille* (ici, Emma, comme presque partout ailleurs, on t'appelle par ton nom de scène) est luxueuse dans le contexte militaire de la base. Que ne ferait pas l'armée pour te

remercier d'être venue soutenir les gars ? *Sublime* est un autre qualificatif utilisé dans la presse à ton sujet.

Assis droit dans le lit, Le Calvar allume une cigarette. Tu t'attendais à des mots susurrés avec tendresse, mais, sans te demander ton avis, il se met à te raconter ce qu'il appelle le *réducteur de vitesse à vis sans fin*.

Tu t'étonnais que le mâle ne se soit pas empressé de chanter ses propres louanges. Tu n'as pas eu beaucoup à attendre. Il t'assène une conférence un brin rébarbative.

Il a déposé le brevet, te lance-t-il du lit alors que tu es déjà dans la salle de bains. L'armée apprécie sa contribution active à l'effort de guerre – généreuse mais pas gracieuse, précise-t-il.

Anciennement pauvre, devenu riche presque du jour au lendemain, ton nouvel amant étale sa fortune, tu le constateras vite. Villa dans le 16^e arrondissement de Paris, lustres de Venise, maison au Pays basque, appartements à Monte-Carlo et à Cannes. Quelques jours suffisent pour que tu sois instruite des étapes de sa carrière. Il a été marié à une jeune femme autrichienne, ou hongroise, ce n'est pas très clair. Il mentionne son premier mariage en passant, comme un petit emploi qu'il aurait exercé quelques mois. Elle a repris son nom de jeune fille après le divorce, elle est redevenue Irène Schweitzer. Il lui verse chaque semaine une allocation. Tu n'en sauras pas davantage, ni sur les conditions de cette union ni sur la cause de la séparation. Personne ne l'appelle jamais par son prénom, ses copains le surnomment Le Falzar. Ses exposés sont émaillés de considérations scientifiques et de sommes en dizaines de millions de francs.

Tu apprends ainsi que le di-fulminate de mercure, un composé organo-mercuriel dangereux à manipuler, est assez sensible aux chocs et frottements, et que, chez Javelo, le produit – explosif, hein ! – est utilisé pour la fabrication des amorces et des détonateurs.

— Moi aussi, j'étais assez explosif, à l'époque, sourit Le Calvar avant de raconter l'histoire du contremaître.

Le gars lui cherchait tout le temps des noises, un jour, Le Calvar ne se laisse pas faire, lui en colle une, et perd son poste. Il se fait embaucher dans la foulée chez Clem-Illum (Clémançon Force Lumière Illumination). Peu après, il monte sa société, qui démarre du feu de Dieu. Les réducteurs de vitesse Calvar, à Clamart. *Réducteurs de vitesse à vis sans fin*, ne manque-t-il jamais de préciser.

Le mariage a lieu à la mairie du 16^e arrondissement de Paris, au 71, rue Henri-Martin. Il paraît si loin, le temps des plafonds paternels, de la mercerie dans le Nord et du cheval de trait à la robe rouanne que tu rêvais de posséder. Déjà à cette époque tu te vois chevaucher ton cheval dans des espaces sans limites. Ta carrière dans le music-hall décolle, Emma, avec pour camp de base le Dancing de Ménil, qui désormais t'appartient. Philippe, le frère de ton défunt premier mari, continue d'y venir. Tu sais que l'argent qu'il t'emprunte ne sera jamais remboursé, ce qui ne t'empêche pas d'apprécier Philippe.

Lucie de Maille (ton nom d'artiste) figure dans diverses sélections artistiques, aux côtés du *chanteur comique Roulío Metj*, de *Lana Dellir*, de *Mona Gambett' l'ensorceleuse*

de Sénégalie, de Benedetto Oralle l'illusionniste, d'Amar le comique à voix de ténor, et de Carlo Course le ténorino de l'amour. À ce stade, je t'admire tellement, Emma, toi qui as le courage, malgré le décès de ton premier mari, de remonter sur la scène. Dans mes yeux de petite fille, tu incarnes le glamour absolu.

En 1917, la Caravane du Vrai Music-Hall en Voyage s'établit pour la semaine à Toulouse, aux Noctambules. Une demi-heure avant le début de la représentation, on tambourine à la porte de ta loge. Un jeune policier entre, blême.

— Êtes-vous l'épouse de M. Le Calvar ?

Tu t'étonnes que l'homme soit entré sans frapper.

— Mes excuses, madame.

Tu aimes être au calme avant de monter sur scène.

L'agent annonce que M. Le Calvar a été frappé à coups de couteau.

Ce qui suit se produit dans un brouillard où la panique perturbe la chronologie.

L'homme est gêné, il marmonne quelque chose que tu ne saisis pas.

Anar ?

Il répète mais tout est confus.

Le panar ?

Le jeune képi n'ose pas répéter. Le Calvar a perdu beaucoup de sang, il a été emmené sur un brancard.

En 1917, à la faculté de médecine de Toulouse, les internes sont affectés dans les différents services pour des périodes de trois à six mois. Marie, qui a accouché

de la petite Jeanne (oui, moi) l'an dernier, est aux urgences le soir où Le Calvar est amené dans un piteux état. La lame a pénétré une douzaine de fois entre les côtes. Le foie et un poumon sont perforés. Le cœur ne bat plus.

Peu après, aux Noctambules, un autre policier entre dans ta loge. Il revient tout juste de l'hôpital après avoir parlé à l'interne de garde (Marie, ma mère). Le Calvar est sans doute mort sur la civière pendant le trajet du lupanar à l'hôpital, t'annonce-t-il.

Tu ramènes tes deux mains sur tes oreilles, Emma, tu ne veux pas entendre la suite.

La tenancière des Noctambules est flanquée de deux policiers, au seuil de ta loge, elle s'apprête à annoncer à sa clientèle que le spectacle n'aura pas lieu.

Malgré le silence ambiant, on dirait que tout le monde parle en même temps.

Assise devant la glace de ta loge, tu te plies en deux, la poitrine sur les genoux, le visage caché derrière une cascade blonde. À cet instant précis, j'ignore ce que tu te dis, Emma. Es-tu secouée par le chagrin ou souhaites-tu juste ne croiser aucun regard ?

Après un temps flottant, tu confirmes d'une voix méconnaissable que tu ne monteras pas sur scène, bien sûr, mais tu insistes pour que les autres fassent leurs numéros, Lilcats, Lana Dellir, Amar, Dellsonn, Blakka-man.

Est-ce la décision d'une grande professionnelle qui, malgré l'adversité et l'affliction, sait que le *show must go on*, ou est-ce la réaction d'une femme d'apparence

sensible mais en réalité calculatrice ? Derrière ta chevelure, est-ce ton chagrin ou ton absence de peine que tu dissimules ?

Tu fais savoir que tu refuses que la soirée soit gâchée pour tout le monde, Emma. L'hypnotiseuse Mona Gambett' s'approche et te serre dans ses bras. Elle sent bon, sa présence t'apaise. Elle reste contre toi, sans un mot, jusqu'à ce que tes pleurs s'estompent. Elle sait te consoler comme personne. Les amateurs ayant fait le déplacement ne verront pas Lucie de Maille ce soir, mais ils applaudiront *Miss Comtesse et ses épagneuls intrépides* ; *Dellsonn le comique flamand* ; les danseuses *Lilcats, Miaou & Miaou* ; le *fakir fascinateur Blakkaman*. (Tu connais son secret : avant de marcher sur ses piques, il se badigeonne la plante des pieds d'un enduit d'alun et de sulfate de zinc ; tu sais aussi qu'à la fin de son numéro, il vend très cher ses talismans garantissant une *force fluidique*.)

Plus tard dans la soirée, quand on t'en donne enfin l'autorisation, les yeux rougis, tu te rends à l'hôpital. As-tu commandité l'assassinat de ton deuxième mari ? En tout cas, tu sembles sous le choc. Le corps sans vie de Le Calvar, entre Marie et toi, empêche que vous fassiez connaissance. Chacune est plongée dans son gouffre intérieur, l'interne (Marie) parce qu'elle n'a pas pu sauver le blessé, toi (Emma) parce que tu viens de perdre dans le sang ton deuxième époux.

C'est un peu vertigineux de savoir que, dès 1917, vous vous êtes rencontrées, celle qui m'a mise au monde, et toi, la chanteuse qui plus tard épousera mon père.

Enterrement, pleurs, condoléances, deuil, tu ne sors plus que de noir vêtue. Certains de tes amis te plaignent, te consolent, te protègent. Avec d'autres, qui considèrent sans le dire que tu portes la poisse, les liens se distendent. Comme la première femme de Le Calvar (Irène), tu hérites d'actions cotées en Bourse et de sommes en francs et en devises étrangères conservées dans le coffre, à la maison.

1918. Après une période d'affliction raisonnable, tu reprends ta tournée là où elle s'était tristement interrompue. Trois concerts aux Noctambules de Toulouse. Faute de place, l'établissement refuse l'entrée à des dizaines de personnes. La salle est bondée, le silence admiratif et respectueux, il se passe quelque chose d'unique, quel courage d'oser se présenter devant le public alors que le sort s'acharne sur elle, souffle-t-on. Ce soir, tu commences a cappella dans la pénombre.

*J'ai souri
C'est étrange*

Une poursuite, de couleur orange, s'allume tout au bout de l'estrade. Tu défies le public d'un regard sombre, tu chantes par-dessus la mort. Tu es la veuve blonde accablée de tristesse, mais digne. Depuis que j'ai neuf ans, je les connais, tes chansons, et maintenant, dans la chambre exigüe de cette maison de retraite, la valise bleu électrique ouverte sur le lit comme une malle aux trésors, je rafistole ton histoire en chantonnant :